

LA CALLAS

DU MÊME AUTEUR,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Mozart, l'itinéraire libertin, 2006.

Pavarotti, 2007.

Chopin, l'impossible amour, 2010

Directeur de collection :
Éric Portais

© Éditions Michel Lafon, 2017.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.fr

ÈVE RUGGIERI

LA CALLAS

Michel
LAFON

Directeur de collection
Éric Portais

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le 19 septembre 1977, Maria Callas s'est tue. Mais personne ne l'a oubliée.

Trente ans plus tard, Ève Ruggieri nous a fait la joie de nous confier le livre qu'elle avait consacré à cette *Prima donna assoluta* qui a bouleversé le monde entier.

Son talent de conteuse fait merveille dans cette vie de femme en quête d'amour depuis l'enfance et que finalement l'amour blessé tuera. Mais il y a plus dans ces pages : les immenses connaissances d'Ève dans le domaine musical nous offrent un éclairage subtil sur cette voix unique et inclassable, sans compter la puissance de travail et l'acharnement dont cette artiste passionnée a dû faire preuve pour l'imposer.

Ce livre a obtenu un vif succès.

Pour le quarantième anniversaire de la disparition de Maria Callas, nous avons décidé de le rééditer.

MICHEL LAFON

*Pour Albéric et Audrey de Montgolfier
qui aiment l'opéra ;
Et pour Marguerite et Hortense
qui apprendront grâce à eux à l'aimer.*

AVANT-PROPOS

Paris, vendredi 1^{er} décembre 2000, vers midi.

Il fait très beau et très froid. Et je marche à grands pas vers le numéro 15 de l'avenue Montaigne, juste à côté du Théâtre des Champs-Élysées. Depuis le début de la semaine, l'étude de commissaires-priseurs Carmels-Chambre-Cohen expose plus de quatre cents lots et objets ayant appartenu à Maria Callas. La vente commence demain. Elle durera deux jours. Deux jours pour disperser, c'est le mot, une vie magnifique et tragique qui s'est arrêtée vingt-trois ans auparavant.

Que vont raconter de plus ces « reliques » que la voix de Maria ne nous ait déjà confié... C'est en descendant l'escalier qui mène aux salles d'exposition que je réalise que je n'ai pas même osé ouvrir l'élégant catalogue que l'on m'a adressé. Prémonition de ce qui m'attend maintenant ? Maria est partout, et pourtant, elle n'est pas là. Maria en Yves Saint Laurent, Maria

LA CALLAS

dans des robes de Biki, sa styliste italienne, Maria en cheveux, sans ses cheveux (ces postiches exhibés devant des centaines de paires d'yeux avides !), Maria dévêtue, dépouillée par des mains iconoclastes qui jamais n'auraient pu, de son vivant, se poser sur cette guêpière de dentelle noire et de soie mauve qu'elle a un soir, peut-être, glissée sous le fourreau de taffetas qui mettait si bien en valeur la ligne de son long cou... Maria en déshabillé de soie couleur chair, cette chair que ses « admirateurs » mettent aux enchères... avec, en guise de billet d'excuse, l'amour, la vénération qu'ils lui ont tant portés et dont ils ne veulent point priver les autres ! Le pire c'est que c'est peut-être vrai. Et moi, au fait, pourquoi suis-je ici ? Moi qui sais tout de la femme qu'elle fut, la vraie, la seule, celle qu'elle nous offrait à chacune de ses apparitions, à chacune de ses intonations et des mille couleurs de sa voix. Non, la vraie Maria n'est pas là, sous verre, pas dans ces dépouilles abandonnées. Alors je repars parce que j'ai envie de pleurer...

— 1 —

ENCORE UNE FILLE !

*« Ce n'est pas lorsque je chantais
que je me sentais aimée ! »*

New York, 2 décembre 1923. Il neige. Au quatrième étage du Flowers Hospital, 106^e Rue, une jeune femme a elle aussi envie de pleurer. Evangelia Kalogeropoulos vient de mettre au monde son troisième enfant, une petite fille. « Onze livres ! », s'exclame triomphalement l'infirmière qui la lui met dans les bras. Encore une fille, là où Evangelia attendait de toutes ses forces un garçon pour tenter de se consoler de la mort de Vasilios, né en 1920, trois ans après Cynthia, le premier bébé. « Il m'a semblé que mon cœur mourait avec lui, j'ai cru ma vie terminée », dira-t-elle.

À ses côtés, Georges, son époux, vit la même déception en se penchant sur l'enfant qui maintenant a cessé de pleurer, comme si elle cherchait à se faire oublier.

LA CALLAS

Au fait, l'ont-ils oubliée, ses parents qui vont mettre trois ans à la prénommer Marianna, Cecilia, Sofia ?

« Jamais, jamais ! s'écriera plus tard Evangelia. Certes, les premiers jours, je n'arrivais pas à prendre sur moi de la regarder, puis je n'ai pas cessé de l'aimer. »

Mais cette petite fille, dans une zone obscure de son être, se souviendra toujours de l'accueil qu'on lui fit et elle livrera une formidable bataille pour s'imposer parmi ses semblables, faire accepter sa présence au monde.

Quatre mois plus tôt, le 2 août 1923, Georges et Evangelia, tenant Cynthia par la main, sont arrivés à New York, fuyant la misère de la Grèce sans connaître un mot d'anglais. Parmi des centaines de leurs compatriotes, ils ont embarqué sur un cargo, avec l'espoir de faire fortune dans le Nouveau Monde.

Grâce à la communauté new-yorkaise, Georges Kalogeropoulos a trouvé, avant même de mettre un pied sur le sol américain, un modeste appartement sur l'East River pour loger sa petite famille, et un emploi. Pharmacien dans son pays, il est devenu vendeur dans un drugstore. Mais le couple ne s'entend plus vraiment. Marié depuis 1916, Georges, « à la beauté romanesque », aime séduire et collectionne les aventures amoureuses. Son arrivée à New York ne change rien à ses habitudes.

ENCORE UNE FILLE !

Les années passent et le couple Kalogeropoulos, bien que vivant toujours sous le même toit, se défait. De son côté, la petite Marianna grandit calmement. Avec ses joues rondes, ses boucles noires et ses grands yeux sombres, elle paraît séduire tout le monde.

Les affaires de la famille s'améliorent pourtant. Georges a enfin sa pharmacie et la famille Kalogeropoulos peut emménager dans un appartement plus confortable, 132^e Rue, à Washington Heights. Ils en profitent aussi pour changer leur nom grec de Kalogeropoulos, imprononçable pour un Américain. Désormais, ils s'appelleront Callas.

Bientôt, Marianna marche toute seule. Déjà bien en chair, elle déborde de vitalité. Un jour de juillet 1928, elle s'élançe vers sa sœur qui est de l'autre côté de la rue, juste au moment où passe une voiture. Le conducteur freine désespérément. Mais il est trop tard. Le choc est inévitable. Traînée sur huit mètres. « Elle est perdue », affirment les médecins. Vraiment ? Après vingt-deux jours de coma... tous ces jours d'absence, comme une concession accordée à ce monde qui ne voulait pas d'elle..., elle rouvre les yeux. Dès lors, dit la mère, « elle devint nerveuse, instable ».

Et la vie reprend son cours jusqu'au jeudi 24 octobre 1929, jour du Krach boursier, le fameux Jeudi noir qui déclenche une dépression si vaste qu'elle terrasse l'Amérique tout entière, touche toutes les classes sociales et s'étend en quelques semaines au reste du

LA CALLAS

monde. Les faillites bancaires ne se comptent plus et entraînent la fermeture de centaines d'entreprises. Des milliers d'actionnaires, grands ou petits, sont ruinés. Les suicides se multiplient. En trois jours, deux cent dix personnes se donnent la mort. C'est la banqueroute générale et le chômage. La famille Kalogero-poulos-Callas est elle aussi touchée par cette catastrophe. Georges fait faillite avec sa pharmacie... Les espoirs de prospérité s'évanouissent ; et lorsqu'il retrouve du travail, c'est comme représentant en produits pharmaceutiques. L'appartement est devenu trop cher, il faut à nouveau déménager, certes dans le même quartier, mais dans une rue plus populaire.

Délaissée par son époux, Evangelia s'occupe très attentivement de ses filles. Et, comme elle est seule la plupart du temps, elle se met à rêver, à rêver très fort qu'un jour elles la vengeront ! Un jour, elles seront heureuses, riches, célèbres... comme si tout cela allait obligatoirement ensemble. Est-ce là le premier des tremplins qui propulseront la petite Marianna sur les routes des plus grandes scènes du monde ?

Ignorant l'avis de son mari qui trouve ses idées complètement farfelues, Evangelia la Grecque a décidé de faire apprendre la musique aux deux sœurs. Elle payera les leçons avec ses économies. Et déjà, en fermant les yeux, elle les voit : Cynthia cantatrice et Marianna pianiste concertiste. Plus tard, elle dira volontiers qu'elle a sacrifié sa vie pour ses filles !

Vers l'âge de sept ans, Marianna prend donc ses premiers cours de piano. Son professeur, madame San-

ENCORE UNE FILLE !

trina, d'origine italienne, la trouve sérieuse. Chaque jour, en rentrant de l'école, elle travaille ses gammes puis fait ses devoirs dans la petite chambre qu'elle partage avec sa sœur Cynthia, devenue Jackie parce que « ça fait plus américain », a dit Georges !

À la grande surprise de tout le monde, Marianna aime aussi chanter. Elle chante tout le temps, et de mieux en mieux, s'inspirant des voix qu'elle entend sur les disques d'opéra que sa mère achète. Finalement, Evangelia tranche : Jackie sera pianiste et Marianna, qui a une plus jolie voix que sa sœur, chantera.

En 1933, docile, Marianna (qui se rêvait en secret dentiste) prend ses premières leçons de chant pour faire plaisir à sa mère, laquelle l'oriente très vite vers des « concours » un peu misérables, fière d'exhiber son « oiseau rare ». À onze ans, en robe de tulle rose, un nœud tenant ses anglaises sages, la petite fille chante *La Paloma* sur la scène d'un théâtre de Broadway et gagne une montre plaquée or, premier pas vers les millions de dollars que lui vaudra plus tard son génie. Première victoire aussi sur laquelle Evangelia bâtit son rêve. Dentiste ! Allons donc... Et elle gava Marianna car, c'est bien connu, une chanteuse doit être corpulente... Elle est myope ? Bah ! On n'a pas besoin de voir le public pour bien chanter, au contraire !

Et si l'on demandait à Evangelia comment sa fille se trouve dans les miroirs avec ses anglaises et ses robes roses et puis ses yeux – immenses –, il est probable qu'elle répondrait que le problème n'est pas là.

LA CALLAS

« Un enfant qu'on traite ainsi vieillit avant l'âge, dira plus tard Maria Callas. On ne devrait pas priver un enfant de son enfance. Ce n'est pas lorsque je chantais que je me sentais aimée. »

Malgré les premiers succès de Marianna, Georges ne croit toujours pas à l'avenir que son épouse imagine pour sa fille. De plus en plus absent, à cause de son travail, de ses maîtresses, il délaisse sa famille. Evangelia, nourrie de la haine qu'elle lui porte, nostalgique de son pays et peut-être aussi déçue de l'Amérique, décide de tout quitter pour retourner en Grèce où Jackie se trouve déjà.

Mars 1937, elle est à bord du *Saturnia*, un paquebot chilien, tenant fermement de la main droite Marianna et de l'autre, tout aussi fermement, David, Elmina et Stephanakos... ses trois canaris !

Marianna n'a que treize ans et vit là son premier exil.

– 2 –

RETOUR EN GRÈCE

« *Quand on est jeune on a moins besoin d'être appuyé,
du moins on le croit...* »

Monsieur Callas a accepté la séparation sans faire d'histoires. Il a promis aussi d'envoyer régulièrement de l'argent, cent vingt-cinq dollars par semaine, pour les études de ses deux filles.

La traversée est longue et, sur le bateau, il y a du beau monde. Alors madame Callas, toujours dans son rêve, pousse Marianna à se produire devant les passagers de première classe.

Lunettes sur le nez, grosse frange sur le front et quelques boutons sur le visage, Marianna, assise au piano, engoncée dans une robe bleue à col blanc, enchaîne *La Paloma*, *l'Ave Maria* de Gounod et « *La Habanera* », extrait de *Carmen*. Les passagers paraissent heureux. Marianna est applaudie... Telle l'héroïne de Bizet, elle saisit alors un œillet dans un vase et le lance

LA CALLAS

au capitaine, un peu surpris, mais qui promène la fleur sur ses lèvres en souriant, pour finalement lui offrir... une poupée !

« Elle qui n'a jamais joué à la poupée ! » s'indigne Evangelia, secrètement émerveillée par sa fille. « Elle a chanté comme si elle avait donné des concerts toute sa vie... »

Après plusieurs jours de mer, le *Saturnia* approche des côtes grecques. Marianna et sa mère débarquent à Patras, puis après avoir longé le golfe de Corinthe en chemin de fer, arrivent à Athènes où elles sont attendues depuis plusieurs semaines par Jackie, bien sûr, mais aussi par tous les membres de la famille d'Evangelia, les Dimitriades. Les retrouvailles sont chaleureuses. En quelques minutes, quatorze ans de séparation semblent s'évanouir.

Les trois femmes logent dans la maison familiale près de l'Acropole, où règne la grand-mère de Marianna, digne veuve du colonel Petros Dimitriades, mort des suites de ses blessures reçues pendant la guerre des Balkans. Dans cet autre milieu, l'adolescente passe sans aucun problème de l'anglais au grec. Elle reprend aussi son nom : Kalogeropoulos.

Marianna, qui n'a connu que les rues de New York, est émerveillée par son nouveau pays. La famille se réunit souvent dans le jardin pour chanter et c'est Pitista, l'une des sœurs d'Evangelia, qui accompagne Marianna à la guitare. Les voisins ont surnommé cette

RETOUR EN GRÈCE

famille riche « la troupe de l'Opéra Dimitriades ». Mais si l'on chante beaucoup, personne ne semble réellement s'émouvoir des qualités vocales de Marianna. De l'avis général, la petite chante bien, certes, mais sa mère se fait de grandes illusions. Des belles voix, Athènes et la Grèce n'en manquent pas. Une carrière de chanteuse d'opéra pour Marianna semble être une furieuse utopie. Seul, peut-être, Ephthemios, l'un des trois frères d'Evangelia, paraît sensible au talent de sa nièce. Il connaît plusieurs artistes du Théâtre royal. Il promet de lui obtenir une recommandation...

Toutefois, l'euphorie des premières semaines ne dure guère. La promiscuité et les rivalités dégradent les relations. Bientôt, Evangelia et ses deux filles s'installent seules dans un appartement, au 61 de la rue Patisson, un six-pièces avec balcon. Pour la première fois, chacune des filles a sa chambre. Quant aux canaris, ils trônent dans le salon bleu.

Née à New York, la passion de Marianna pour la cuisine ne s'est pas altérée à Athènes. Elle raffole du pain frais, des œufs frits et des pâtes. Elle a même inventé une recette : « la macaronada ». Alors, elle mange beaucoup trop et elle grossit. « Qu'importe, il faut bien nourrir sa voix », s'exclame Evangelia.

Car Marianna travaille de plus en plus. Il semble bien que son désir de devenir dentiste se soit envolé.

Grâce au soutien de son oncle, elle est présentée au chanteur Nicola Moscona qui, surpris par les capacités de la jeune fille, facilite son inscription à une audition au Conservatoire national, l'une des plus grandes

LA CALLAS

écoles de chant de Grèce. Marianna se prépare. Sa mère affirmera qu'elle s'y était rendue sans le moindre trac. Toute la famille est là pour l'encourager. Dans le jury, Maria Trivella, professeur fort réputé. Le verdict tombe. Marianna a un réel talent. C'est l'euphorie dans le clan Dimitriades. Mais un problème se pose. Elle est trop jeune. Elle n'a que quatorze ans, deux ans de moins que l'âge requis pour devenir élève du conservatoire d'Ethnekon. Mais Maria Trivella est tellement émue par sa prestation qu'elle fait en sorte de passer outre au règlement, quitte, décide sa mère, à la vieillir de quelques années. La voie s'ouvre.

– 3 –

UNE ÉLÈVE STUDIEUSE

*« Je dis toujours : “Travaillez beaucoup...”
C’est le genre de conseil qui ne plaît pas. »*

En plus de ses études ordinaires, de l’apprentissage de l’italien et de l’allemand, Marianna va donc suivre les leçons de chant du conservatoire. Elle poursuit également l’étude du piano et prend des cours d’art dramatique avec Iorgos Karakandas. Mais toutes ces activités coûtent cher et l’argent que son père avait promis n’arrive plus. L’adolescente a bien bénéficié d’une bourse, mais c’est insuffisant. Jackie, qui parle trois langues, fera des traductions pour aider sa sœur.

Marianna travaille avec acharnement tant à l’école qu’au conservatoire et à la maison. Pas de flirts, pas de sorties, pas de répit. Certes, ses traits épais et son corps lourd la préservent des assiduités des garçons. Souffre-t-elle déjà de ce physique ingrat ? Sans doute. Alors, elle compense en travaillant sans compter et,

LA CALLAS

très vite, les résultats sont là. Parallèlement, son caractère s'affirme et devient de plus en plus marqué. On la dit autoritaire, violente et d'une grossièreté étonnante. Devenue excessivement économe, voire intéressée, elle jalouse volontiers ses camarades qui ne l'apprécient guère et, lorsqu'elle s'emporte, provoque quelques bagarres mémorables dans les couloirs de ses différentes écoles. « Lorsqu'elle est en colère, Marianna ôte ses lunettes et fonce, comme un garçon », dit sa mère.

Qu'importe. Maria Trivella, enchantée de sa nouvelle élève, la pousse et, de la fin 1937 au début 1939, la fait monter cinq fois sur scène dans le cadre de spectacles scolaires. Le 11 avril 1938, Marianna fait sa première apparition sur la scène du Parnasse d'Athènes. Devant une salle pleine et enthousiaste, elle chante en duo avec Zani Kabanis un extrait de *Tosca* de Puccini qui lui vaut le premier prix : un ouvrage relié en cuir qu'elle reçoit des mains du directeur du conservatoire.

Un an plus tard, il ne s'agit plus d'interpréter quelques airs d'opéra, mais de tenir le premier rôle de *Cavalleria rusticana*, opéra en un acte de Mascagni, donné devant le public du théâtre Olympia. Le critique de *La Tribune libre* conclut ainsi son article : « Cette jeune fille, si elle continue à travailler, a un avenir devant elle. C'est actuellement une des plus belles voix de la classe de chant du Conservatoire et certainement une des plus prometteuses. »

UNE ÉLÈVE STUDIEUSE

Le 25 juin 1939, la classe de Maria Trivella se produit à nouveau au théâtre Olympia. Marianna y chante cette fois une scène du deuxième acte du *Ballo in maschera* de Verdi et retrouve Santuzza de *Cavalleria rusticana*. Elle remporte une nouvelle fois le premier prix d'interprétation, qui s'accompagne d'une somme modique de cinq cents drachmes. Le jour suivant, le critique du *Matin d'Athènes*, après avoir souligné le haut niveau des élèves de Maria Trivella, écrit à son propos : « Elle chante avec énormément d'expression et de technique. Elle sait ressusciter le côté "ésotérique" des personnages. »

L'année a donc été plutôt bonne pour Marianna. On a reconnu son talent et sa voix s'enrichit chaque jour. Mais les vacances approchent. L'été est splendide. Marianna et sa mère vont le passer avec Jackie, sur le yacht du fiancé de cette dernière, Milton Empirilos, fils d'un riche armateur. Corfou, le Grand Hôtel... Evangelia rayonne de joie ! L'amour, la fortune, le luxe... Si elle en croit son rêve, il ne reste plus que la gloire à atteindre ! Ces vacances ont décuplé son ambition. Il faut passer à la vitesse supérieure. Jackie est belle et peut faire un riche mariage. Marianna sera artiste. Elle décrète aussi que Maria Trivella n'a plus rien à apprendre à sa fille qui quittera le Conservatoire à la rentrée.

1939, la guerre éclate. Hitler, au pouvoir en Allemagne depuis janvier 1933, après avoir conquis

LA CALLAS

l'Autriche l'année précédente, entre en cette fin d'été en Pologne. Son allié, Benito Mussolini, attaque l'Albanie. La France et le Royaume-Uni s'engagent bientôt dans le conflit pour soutenir les Polonais. À Athènes, malgré les menaces d'interventions allemande et italienne, la vie continue. Marianna doit passer une audition devant le célèbre professeur de l'Odéon Athenon, Elvira de Hidalgo, l'une des plus grandes coloratures de l'entre-deux-guerres. Héritière de la grande tradition du chant espagnol, elle a eu pour partenaires Caruso et Chaliapine. Marianna chante un extrait d'*Oberon*. Hidalgo est immédiatement séduite par l'immense matériel vocal de la jeune fille. Elle devine que Marianna est celle qui pourra continuer sa manière de chanter. « Une véritable cascade de sons pas entièrement contrôlés, raconte Hidalgo, mais j'ai fermé les yeux et me suis imaginé la joie que j'aurais à travailler à partir d'un tel métal. À le mouler jusqu'à la perfection. »

Une attirance qui est réciproque et ô combien importante pour la future Callas : « Avec Hidalgo, dirait-elle, j'ai été initiée au véritable bel canto. Par elle, j'ai pu remonter aux origines du grand opéra et avoir la notion de ce qu'était, par exemple, l'art d'une Malibran. Il ne s'agissait plus seulement d'avoir un certain volume et de produire des sons aigus, mais de faire servir la voix à la musique, en quelque sorte comme un instrument. Elle m'a donné toute cette base, cette technique, qui permet d'aller au-delà du chant, c'est-à-dire de commencer à interpréter. »

UNE ÉLÈVE STUDIEUSE

Désormais, Marianna se consacre entièrement à la musique. « Je ne savais pas faire autre chose, j'aimais vraiment la musique et puisque j'étais lancée dans cette voie, je voulais me donner tout entière au travail, pour gagner ma vie rapidement. »

« Je suis certainement une créature du destin, déclare-t-elle encore, mais il n'y a pas d'excuse à prononcer cette phrase puis à se coucher et à attendre que le destin se manifeste. En réalité, il faut toujours travailler, toujours étudier, pour être prête au moment voulu. »

Être prête au moment voulu ! Que de grandes carrières pourraient se résumer ainsi...

— 4 —

LES DÉBUTS D'UNE CARRIÈRE

*« J'ai joué Tosca à dix-huit ans,
vous imaginez les envies qu'on suscite à cet âge
lorsqu'on a de grands rôles. »*

Fini l'adolescente pleine d'acné, les nœuds dans les anglaises, les robes d'organdi. Aujourd'hui, Marianna a dix-sept ans. Elle est toujours trop grosse, trop grande, trop maladroite, trop myope, trop mal habillée... Trop tout ! Mais elle est déjà une bonne interprète. Avec Elvira de Hidalgo, elle travaille de dix heures du matin à huit heures du soir, s'interrompant seulement pour le temps d'un sandwich. Afin de développer son agilité et sa flexibilité vocales, Hidalgo lui conseille de consacrer chaque jour plusieurs heures à la technique et à l'art si difficile de la vocalise. Elle lui enseigne aussi tout un répertoire pratiquement oublié à cette époque : Cherubini, Bellini, Donizetti... et Medea, Anna Bolena, Norma, Lucia di Lammermoor, Elvira... Marianna

LA CALLAS

obéit. « J'étais comme une éponge, prête à tout absorber... » Hidalgo, qui sait fort bien qu'elle peut faire infiniment plus que ce qu'elle exécute avec elle mais qui ménage sa voix, la forme avec art, prudence, amour. Elle apprend aussi à son élève comment marcher et se tenir, que faire de ses mains, comment bouger sur une scène avec assurance et... sans lunettes. Là, c'est la comédienne – la future splendide tragédienne parfaite – qui fait son apparition lentement, sort du cocon, de ses inhibitions, déploie ses membres.

Elvira de Hidalgo est satisfaite. Son intuition ne l'a pas trompée. Marianna est à la hauteur de ses espérances. « Elle avait une expression dans son regard et une façon d'interpréter les morceaux alors qu'elle connaissait très peu l'italien qui m'ont frappée. Elle me regardait tout le temps... et sa bouche, sa très grande bouche et ses yeux qui parlaient m'ont touchée. Je me suis dit : “Ça, c'est quelqu'un.” Comme élève, elle était parfaite, docile, intelligente, travailleuse, c'était quelque chose de formidable. Je n'avais pas besoin de répéter une phrase deux fois. Elle disait “capito” et le lendemain c'était magnifique. »

Une affection réciproque. Marianna adore son professeur, ce qui ne convient pas du tout à Evangelia qui se plaint. Sa fille lui échappe ! Sa fille ou son rêve ? Le voyant prendre forme, voudrait-elle le retenir encore un peu, immatériel mais tout à elle ? A-t-elle une sorte de prescience des dimensions qu'il va prendre en se réalisant, démesurées, sublimes – et mor-

LES DÉBUTS D'UNE CARRIÈRE

telles ? Trop tard, Marianna est devenue une véritable cantatrice.

Au début du mois de mai 1940, alors que les troupes allemandes, sans ultimatum, ont franchi la frontière et déferlé sur la Belgique et les Pays-Bas, Marianna cherche à se faire un nom.

Car au-delà de ses participations aux récitals organisés par son professeur, elle va enfin faire ses véritables débuts au Théâtre royal où Kostis Bastias, le directeur, vient de lui faire signer son premier contrat qui la consacre artiste à part entière. Il l'a engagée pour une durée d'un an, de juin 1940 à juillet 1941, comme soprano soliste, au salaire mensuel de mille cinq cents drachmes. C'est peu. Mais c'est un premier engagement et son premier rôle dans *Boccaccio* de Franz von Suppé, une opérette, certes, mais elle n'a que dix-sept ans et, là encore, on va remarquer cette jeune artiste devenue, entre-temps et pour toujours, Maria.

C'est à cette époque qu'elle va prendre de la distance vis-à-vis de sa mère qui a toujours préféré Jackie, belle et mince, elle ! Evangelia ne s'en est pas cachée. N'a-t-elle pas négligé Maria, la non-désirée ? Ne l'a-t-elle pas poussée à trop manger par compensation ? « Il devrait y avoir une loi contre ce genre de chose ! » Affrontement de gorgones ! Tempérament grec...

Le 3 juillet 1941, *Boccaccio* est redonné par la troupe nationale au théâtre du Parc et Maria reprend son rôle de Béatrice sous la direction du chef grec Leonidas

LA CALLAS

Zora à qui elle doit, en partie, son engagement. Les événements politiques s'étant entre-temps précipités, le programme est édité en trois langues, en grec, en allemand et en italien.

La guerre s'est en effet généralisée en Europe. La France vaincue est coupée en deux. De son côté, Mussolini, qui tente de faire de la Méditerranée un lac italien, rêvant de restaurer l'Empire romain, lance un ultimatum à la Grèce le 28 octobre 1940, que celle-ci repousse. C'est la guerre. Les armées italiennes, d'abord tenues en échec sur la frontière yougoslave, envahissent la Grèce. Fin mars 1941, c'est la mobilisation générale. En vain. Mal préparée, inférieure en nombre et en matériel, l'armée grecque ne peut résister longtemps aux forces ennemies. Soutenus par les Allemands, les Italiens pénètrent dans Athènes le 27 avril. Le roi et son gouvernement prennent la fuite. Le Premier ministre se suicide. Bientôt tout le pays est occupé. Le couvre-feu est instauré à dix-huit heures ; les écoles sont fermées ainsi que la majorité des théâtres, des musées et des lieux publics. Seules les églises ont échappé à ces mesures restrictives. Les trois « Callas » se réconcilient dans ce malheur, serrées les unes contre les autres, au fond des abris, sans oublier les chers canaris (« Ces Américaines, elles sont folles ! »).

La tradition veut qu'en juillet 1941 une cantatrice qui devait interpréter *Tosca* ait déclaré forfait et que,